FRC 3.23153A
C.M. - 456
Case
FRC
22067

DISCOURS

PRONONCÉ

En présence des Gardes Nationales du District de Melun, assemblées sous la Présidence du Directoire, pour députer à la Fédération générale,

(Clement-Pierre)

Par M. MARILLIER, Président de l'Administration du District.

Le Mercredi 7 Juillet 1790.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE L'ASSEMBLÉE.

MESSIEURS,

L'ASSEMBLÉE Nationale, en nous chargeant de vous convoquer, a voulu récompenser d'avance, les travaux auxquels nous allons nous livrer. En faisant nos

THE NEWBERRY LIBRARY

efforts pour conserver l'honneur qu'elle nous destinoit, nous avons voulu partager votre patiotisme, et faire du jour où nous vous rassemblons, le plus beau jour de notre vie. Vous êtes appelés, Messieurs, à une cérémonie bien auguste ; chacun de vous, sans doute, posséde les qualités nécessaires pour figurer dignement, parmi les députés de toutes les Gardes Nationales du royaume : citoyens et guerriers, vous joignez à un degré éminent les vertus civiques et militaires ; le courage et la prudence, le zele et la modération, l'enthousiasme de la liberté avec l'esprit de subordination. Cette égalité de vertus rendra votre choix difficile : nous espérons cependant, que votre dévouement saura vaincre les difficultés, et que vous traiterez avec indulgence, de braves citoyens qui, animés des mêmes sentimens que vous, n'auroient pas rempli les mêmes formalités.

Nous formons maintenant un peuple de freres ; l'ambition de se distinguer, par ses talens et ses vertus, est la seule désormais permise dans une constitution, qui pose sur les bases de l'égalité ; vous accueillerez donc avec plaisir, Messieurs, ceux de vos

freres, qui voudront se réunir à vous pour partager votre gloire et vos périls.

DISCOURS

PRONONCÉ

Par M. Marillier, Président de l'Assemblée Electorale des Gardes Nationales du District de Melun,

Pour la clôture de cette Assemblée.

Messieurs,

Nous avions bien prévu que des citoyens animés du même zele éprouveroient l'embarras de faire un choix : en effet ne pouvant renoncer à un honneur qui faisoit l'ambition de tous, vous vous en êtes rapportés au sort qui ne favorise personne, persuadés qu'il vous donneroit des Députés dignes de nos éloges. Nous les félicitons ;

448

vous les verrez partir sans murmurer : satisfaits d'avoir concouru, chacun de vous répete avec fierté : *Et moi aussi, je suis François.*

A ce beau nom, les peuples étonnés se prosternent ; ils se demandent : Quels sont donc ces François qui s'élevent avec tant de courage, et dont la trompette guerriere retentit aux quatre coins de l'univers. Tremblez, despotes ; la liberté sort du tombeau où vous l'aviez ensévelie, elle ressuscite, et pleine d'une nouvelle vigueur, elle va, le fer et la flamme à la main, renverser vos trônes chancelans et briser les fers de vos esclaves.

Aux noms de chaînes et de liberté, quelle foule d'idées se réveillent ! François, qui frémissez maintenant à la seule idée de despotisme, ouvrez le livre de vos annales, afin que tous les peuples profitent de votre exemple. Lisez-leur quelques pages de votre histoire ; le Nautonier échappé du naufrage voit sans crainte voguer les débris de son vaisseau. Ce n'est pas assez de montrer aux étrangers ce que vous êtes, apprenez-leur ce que vous fûtes.

Long-temps l'effroi et la terreur de vos voisins, vos plaisirs étoient dans les camps, et votre bonheur dans les conquêtes ; vous étiez craints et estimés ; mais bientôt, le jouet des caprices de vos chefs et de l'orgueil de vos pontifes, vous perdîtes et regagnâtes cent fois la prépondérance dans l'Europe ; successivement égarés par l'ignorance et la mauvaise foi, vous couriez à l'esclavage en prononçant le mot de liberté. Alors la féodalité, cet hydre aux cent têtes, vous forgea de nouvelles chaînes, en s'efforçant d'y attacher le chef que vous vous étiez donné : vous combattîtes souvent, pour savoir à qui vous appartiendriez, et vous finîtes par avoir un despote et mille tyrans ; dans la suite, vous joignîtes à la rudesse des mœurs, les arts qui les polissent; pour les cacher, on couvrit vos chaînes de fleurs : mais en vain ; les bras qu'elles resserroient en sentoient l'étreinte douloureuse. Vingt fois vous fîtes des efforts pour vous en dégager, et vingt fois le fanatisme les rendit inutiles ; ce nouveau monstre se joignit à vos anciens tyrans, et vous devintes les vic-

times de tous ceux qui envioient vos dépouilles.

Cependant une sainte lumiere commençoit à poindre sur l'Europe ; la philosophie reléguée dans une île voisine, agitoit le flambeau qui devoit nous éclairer ; mais un Roi qui éblouit la France par l'éclat de ses conquêtes, et par la gloire des arts, fit pâlir les rayons de la philosophie : le génie de la France s'endormit depuis dans les bras de la volupté ; son sommeil qui ressembloit à celui de la mort, ne fut qu'une longue léthargie. La philosophie qui veilloit sans cesse avoit fait des progrès ; son feu d'abord caché aux yeux du vulgaire, mais entretenu comme le feu sacré de Vesta, dut bientôt éclairer des yeux à demi ouverts ; la révolution se mûrissoit en France : enfin les abus devinrent si odieux, et le despotisme si révoltant, que vingt millions de voix s'écrièrent de concert : Nous voulons des Etats-Généraux.

A ce cri, les Ministres se troublèrent, mais les voix étoient si fortes et les besoins si impérieux, qu'il fallut les convoquer. Ces Etats où jadis le peuple rassemblé se faisoit des loix et nommoit les chefs qui

devoient les faire exécuter, étoient devenus une institution abusive. De trois ordres divisés par des intérêts particuliers, deux s'étoient réunis pour écraser le troisième; le tiers-Etat le plus nombreux, comme le plus utile, avoit donné naissance à un quatrieme ordre qui, sans respect pour son origine, et sous le prétexte de défendre ses freres, composoit avec leurs ennemis pour partager leurs dépouilles. Tout étoit en confusion; des prétentions ambitieuses qui s'entrechoquoient sans cesse, menaçoient l'Etat d'un entier bouleversement. Heureusement nos Représentans, munis des pouvoirs de vingt millions de Citoyens, ne se laisserent pas intimider : ils prononcerent l'extinction des ordres en se réunissant et en se constituant en Assemblée Nationale.

Dès cet instant, les esprits éclairés prévirent la déclaration des droits de l'homme et l'admirable Constitution à laquelle ils servent de base; dans cet instant, tombèrent les priviléges pécuniaires, et cette foule de distinctions honorifiques, qui, n'étant accordées qu'à la naissance et à la fortune, détruisoient l'émulation en lui ôtant les signes des vertus et des talens.

Mais l'égalité, cette douce égalité qui alloit rapprocher les hommes en les mettant tous à la portée des emplois et des honneurs, fit frémir le despotisme ministériel; le Palais de Thémis s'ébranla, les Lévites s'agiterent, tous les agens de l'Aristocratie se liguerent, pour former des orages, pour armer les freres contre les freres, pour détruire les François par les François, et renverser la Constitution.

C'est à cette époque que cent mille bras s'armerent, et que la Bastille fut renversée; à cette incroyable nouvelle, la liberté déploya son étendart, elle parcourut la France avec la rapidité d'un éclair : les François étonnés, mais séduits par ses charmes, se rallierent à sa voix, et chacun sollicitant ses faveurs, la Garde Nationale fut formée.

Depuis ce temps, Messieurs, nous avons vû nos légions se multiplier; tout est en armes depuis les bords du Rhin jusqu'à l'Océan, et depuis les Pyrénées, jusqu'au rivage de la Manche; déjà cent villes ont vu sous leurs remparts des fédérations de Soldats-Citoyens; déjà mille fois les Gardes Nationales ont juré de vivre et de mou-

rir libres ; il ne manquoit à leur gloire que de se réunir à un centre commun, et d'aller admirer nos législateurs, et ce Roi Citoyen, qui a mérité le beau nom de Restaurateur de la Liberté.

Partez, braves et généreux Soldats, voyez accourir de toutes les parties de ce vaste empire, des rivaux et des amis ; voyez ces cohortes, jadis si fieres du nom de leur province, qui n'en réclament plus d'autre que celui de François ; applaudissez à ces troupes aguéries par leurs anciens combats, qui sortent de leurs citadelles pour venir se joindre à vous, vous jurer un éternel attachement et une fraternité inaltérable.

Que ne nous est-il loisible de vous suivre et d'assister à cette Fête solemnelle ; nous distinguerions sur-tout, au milieu de cette grande famille, ces généreux Parisiens, qui, les premiers ont osé porter la hache sur l'arbre antique du despotisme. Mais puisque nous sommes attachés à d'autres fonctions, dites à nos amis que les membres qui composent l'Administration du District de Melun, vous sont unis de cœur et d'esprit, et que vous ne portez pas moins leurs vœux que les vôtres.

Avant notre séparation, permettez-nous

encore , Messieurs , de vous rappeller les motifs de votre voyage. Vous allez prêter le serment d'obéir à la Loi et au Roi , et de maintenir la Constitution du Royaume : vous allez un moment , déposer vos armes sur l'Autel de la Patrie , afin de les sanctifier ; ne les reprenez , que pour les employer contre ses ennemis : mais gardez-vous d'envisager comme tels , vos compatriotes , des freres , que l'erreur de plusieurs siecles avoit aveuglés ; regardez-les plutôt d'un œil compatissant , préservez-les de leur propre fureur. Sans doute , ils se reprocheront un jour de ne vous avoir pas prévenus ; leur repentir sera tardif , mais leurs remords seront éternels.

Souvenez-vous , Messieurs, que dans nos Assemblées primaires et électorales , l'Aristocratie a gardé le plus profond silence ; et que cette Salle qui vous rassemble aujourd'hui n'a retenti que des cris de la liberté. Cependant , en tendant la main à des ennemis abattus , souvenez-vous de surveiller leurs démarches ; conservez toujours dans les jeux de la paix même , cet appareil guerrier , et ne quittez les armes , que pour les remettre entre les mains de vos

enfans. Déjà vos épouses attendries, penchées sur le berceau de vos fils, apprennent à ces heureux enfans à balbutier les doux noms de patrie et liberté.

A ce spectacle touchant, au nom sacré de la Patrie, mon cœur tressaille de plaisir; je sens circuler dans mes veines tout le feu de la jeunesse, et je partage avec mes collégues l'enthousiasme de la liberté. Oui, Messieurs, encore ici vous avez des rivaux, mais des rivaux sans jalousie; pour vous en donner une preuve authentique, nous jurons devant vous, d'être soumis à la Loi et au Roi, de maintenir de tout notre pouvoir la Constitution du Royaume, de vivre libres ou de mourir avec vous.

A MELUN, chez TARBÉ, Imprimeur du Département, 1790.